

Traduire les études postcoloniales en France

Anne-Claire Collier
Université Paris Ouest Nanterre

Dans ces conditions, ce n'est pas pécher par excès de polémique ou de méchanceté que de voir aussi, dans la soudaine promotion des *postcolonial studies* et dans la stigmatisation de l'arriération française ... une technique de marketing de la part des éditeurs qui mettent sur le marché les traductions trop tardives des grands classiques des *postcolonial studies* pour tenter de surfer sur les passions politiques du moment (Bayart 38)

Cette citation de Jean-François Bayart, tirée de son ouvrage contre les études postcoloniales, souligne toute l'ambiguïté de la place des éditeurs dans la traduction des études postcoloniales en France et le rôle qu'ils ont pu jouer (ou auquel ils ont été assignés) lors de cette circulation internationale des textes.

Les études postcoloniales, nées à la suite de la publication de l'ouvrage *Orientalisme* d'Edward Saïd en 1978, cherchent à étudier les résidus de la colonisation dans notre monde contemporain en mobilisant notamment les concepts d'hybridité et d'altérité (Bhabha). Elles constituent une remise en cause de l'hégémonie européenne dans la production des savoirs et des principes de catégorisation. Nées dans les campus américains dans le double contexte de la relecture américaine de la *French Theory* d'une part (Cusset) et de l'arrivée des *cultural studies* d'autre part (Berger), les études postcoloniales ont une portée critique forte.

Dans l'espace français la traduction des œuvres a eu lieu relativement tard par rapport aux premières publications dans le monde anglo-saxon. Si nous étudions les publications des auteurs qualifiés de « holy trinity » du postcolonial (Young) dans le monde anglo-saxon, à savoir Edward Said, Gayatri Chakravorty Spivak et Homi Bhabha les temps de traduction sont longs. Concernant Edward Said, certains de ses ouvrages sont traduits très rapidement comme *Orientalisme*, publié en 1978 aux Etats-Unis et en 1980 aux éditions du Seuil en France ; d'autres attendent de nombreuses années comme *L'islam dans les médias* publié aux Etats-Unis en 1981 et traduit en 2011, soit vingt ans plus tard. Ainsi en 2003, alors qu'Edward Said a publié plus de vingt livres, seuls trois sont traduits en français (Dayan-Herzbrun). De même, l'ouvrage d'Homi Bhabha, *The Location of Culture*, publié par Routledge en 1994, n'est traduit par Payot qu'en 2007, soit treize années plus tard. Enfin, l'article de Gayatri Chakravorty Spivak, « Can the Subaltern Speak ? », publié pour la première fois en 1988, n'est traduit par les éditions Amsterdam qu'en 2006, soit près de dix-huit ans plus tard. L'Index Translationum, indice développé par l'UNESCO, souligne que ce temps est sensiblement le même pour les traductions dans les autres langues de ces ouvrages. Il faudrait alors se demander si le temps de traduction n'est pas inhérent à l'objet même de la traduction. L'explication du retard français de traduction de ces ouvrages est multiple : le rejet d'une

théorisation anglo-saxonne dans le contexte d'un affaiblissement de la production intellectuelle française (Cusset *La décennie*), la méfiance envers un concept politique trop proche de ceux grandement décriés de « communautarisme » et « multiculturalisme » dans une France prônant l'universalisme républicain (Finkielkraut), l'impression de rejouer de vieux débats déjà incorporés dans le savoir scientifique mais sous d'autres formes (Bayart), et un silence autour de la mémoire coloniale toujours redécouverte (Bertrand).

Depuis les années 1990 se développe une nouvelle sociologie de la traduction combinant aussi bien une approche de l'objet livre comme bien symbolique mais également une approche s'inspirant des *cultural studies* anglo-saxonnes (Heilbron et Sapiro). Si les *translation studies* permettent de mettre en avant la circulation des textes en s'intéressant notamment aux contenus sémantiques de ceux-ci (Bassnett), la récent tournant engagé du côté de la sociologie permet d'interroger les acteurs et les logiques sociales à l'œuvre dans la traduction (Wolf). Cette nouvelle sociologie a donné lieu à différentes recherches que ce soit sur les traductions venues de pays périphériques comme la traduction de la littérature hébraïque (Sapiro), la traduction d'auteurs issus des pays du bloc communiste (Popa) ; ou la traduction plus large d'un courant de pensée comme dans l'étude sur la circulation de la pensée de Rawls en France (Hauchecorne). Cet article se situe à la croisée de trois champs de recherche : la sociologie de la circulation internationale des idées, la sociologie de l'édition, et la sociologie des traducteurs comme groupe professionnel.

Longtemps laissée de côté dans l'étude de la production des savoirs, la traduction et les traducteurs tendent à devenir de plus en plus importants comme en témoigne la rédaction d'une histoire des traductions en langue française sous la direction de Yves Chevrel, Lieven D'Hulst et Christine Lombez, dont le premier volume, portant sur le XIXe siècle, a été publié en 2012. La réflexion sur la traduction permet d'élargir l'analyse des œuvres à des biographies de génies (Elias) afin de les inscrire dans un contexte social, culturel, politique et économique particulier (Wilfert-Portal) ; la traduction faisant partie d'un « monde » d'acteurs reliés entre eux (Becker) : traducteurs, auteurs, directeurs de collection, éditeurs, lecteurs. Dans le cadre de l'analyse de la traduction des études postcoloniales, nous verrons comment cette dernière prend sens dans une double relation : d'une part, elle est inséparable de l'inscription des maisons d'édition dans leurs espaces et d'autre part cette traduction est en constante relation avec le monde académique. Dans cet article nous nous interrogerons sur les effets du lieu de publication sur la réception des études postcoloniales en France. Autrement dit, comment l'identité particulière des maisons d'édition ayant traduit les ouvrages postcoloniaux a pu influencer la réception française de ces études.

Payot et Amsterdam : deux maisons avec un ancrage différent dans l'espace éditorial

La traduction des études postcoloniales est donc un phénomène récent en France.¹ La chronologie des traductions situées en fin d'article montre que la majorité de d'entre elles est faite après 2005. Dans une logique de circulation progressive des idées, nous pouvons noter que plusieurs revues avaient, avant ces traductions, publié des numéros thématiques sur la question postcoloniale entre 2005 et 2007. Les « revues » apparaissent comme un objet hybride particulièrement intéressant à analyser sur cette question car elles sont un lieu de sociabilité (Pluet-Despatin) traversé par des dynamiques internes mettant en lumière la formation de microsociétés intellectuelles (Sirinelli). D'autre part la temporalité propre de la revue permet de trouver un juste équilibre entre critique de l'actualité et le long processus éditorial de publication d'un ouvrage (Jalabert), elles sont donc un vecteur privilégié dans l'étude de la circulation des idées.

Cette traduction des études postcoloniales en France ne peut être comprise sans être replacée dans le contexte politique et social particulier du milieu des années 2000. En effet, la question mémorielle et coloniale prend une place de plus en plus importante. L'année 2005 constitue un point culminant de tous ces débats avec le vote de la loi entérinant le caractère positif de la colonisation, la diffusion de l'appel des Indigènes de la République en vue de « décoloniser la république française » et enfin les émeutes dans les banlieues à l'automne de la même année. Tous ces éléments font apparaître le besoin d'un renouveau théorique pour expliquer ces phénomènes, le recours à la rhétorique postcoloniale semble un palliatif. Cependant, les auteurs de référence de ce courant ne sont que peu traduits. Deux maisons d'édition investissent alors cet espace : les éditions Payot d'une part et les éditions Amsterdam d'autre part. Après 2005 la première maison d'édition qui entame la traduction de la théorie postcoloniale est la maison Payot & Rivages. La maison d'édition Payot a été fondée en 1912 par Gustave Payot. D'abord antenne parisienne des librairies helvétiques Payot, la maison d'édition acquiert progressivement son indépendance (BiblioMonde.com). En 1991, les éditions Payot font l'acquisition de la maison Rivages et prennent le nom de Payot & Rivages. Le catalogue des sciences humaines se constitue autour de la psychologie et de la psychanalyse avec la traduction des œuvres de Freud. Ce catalogue recouvre des domaines très variés allant des psychanalystes du premier cercle à des ouvrages de développement personnel.² La traduction des auteurs postcoloniaux ne semble donc au premier abord pas être dans une généalogie particulière ou correspondre à un engagement historique dans les luttes anticoloniales, il faut donc chercher d'autres déterminants à ces traductions.

La première publication des études postcoloniales par les éditions Payot passe par la traduction d'un ouvrage d'Arjun Appadurai, *Modernity at Large : Cultural Dimensions of Globalization*. Cet ouvrage est recommandé par Marc Abélès, anthropologue et directeur de recherche à l'École des Hautes Études en

¹ Il faut noter cependant une première traduction des auteurs des "subaltern studies" au sein d'un ouvrage publié par Mamadou Diouf en 1999. Ce livre reprend notamment le célèbre article de Gayatri Chakravorty Spivak « Les subaltern peuvent-elles parler ? ». Cependant, cette première traduction confidentielle n'est que peu reprise par le monde académique.

² Les deux ouvrages les plus vendus dans cette collection de sciences humaines sont *comment parler chien et comment parler chat*.

Sciences Sociales, à Christophe Guias éditeur en charge des sciences humaines chez Payot. Le métier d'éditeur oblige à être inséré dans des réseaux afin de découvrir les nouveautés et de se tenir informé, privilégiant ainsi la « force des liens faibles » (Granovetter). Au moment de la publication du livre d'Arjun Appadurai, Christophe Guias et Marc Abélès travaillent ensemble depuis un certain nombre d'années. En effet, avant d'être embauché pour la maison d'édition Payot, Christophe Guias travaillait chez Odile Jacob où il a rencontré Marc Abélès. Ainsi, la circulation des œuvres entre les espaces nationaux se fait par le biais de passeurs universitaires incarnés ici par Marc Abélès. Il est intéressant de souligner que c'est par le biais des études sur la mondialisation que les études postcoloniales entrent en France (études sur la globalisation qui dans le monde anglo-saxon succèdent aux études postcoloniales). Le petit milieu d'interconnaissance qu'est le monde académique permet à Christophe Guias d'entrer en contact avec les autres auteurs postcoloniaux américains comme en témoigne cet extrait d'entretien : « Donc quand je rencontre Appadurai, le jour où il vient en France. On discute, je lui demande si il connaît Bhabha, il me dit 'Ah oui, c'est comme mon frère' et puis voilà. Au bout d'un moment, je vais acheter les droits d'un bouquin et puis voilà » (n.p.). La traduction des auteurs se fait donc sous la forme d'un effet « boule de neige ».

Cette inscription de l'éditeur de chez Payot dans un réseau particulier est doublée d'un intérêt personnel car il se définit lui-même comme « un enfant de la guerre d'Algérie », son père ayant combattu là-bas. La recherche d'ouvrages originaux sur le conflit le mène vers ces études :

j'ai regardé un peu ce qui se faisait et quoiqu'il advenait je ne trouvais pas. ... La seule solution était de se décentrer et d'aller voir ce que à l'étranger on pouvait dire. On est la seule maison d'édition française, à ma connaissance, à avoir publié des traductions qui ont fait date, d'étrangers, en l'occurrence des américains sur la guerre d'Algérie. On a fait deux bouquins, un livre de Matthew Connelly, qui s'appelle l'arme secrète du FLN et avant ça un livre de Todd Shepard qui s'intitule 1962. (Guias n.p.).

Le choix de faire ces traductions et de promouvoir une production intellectuelle américaine sur la France est considéré comme une forme d'engagement.

Il y a une vraie démarche intellectuelle. J'admire beaucoup mon éditeur qui voit des débats et il veut que des questions se posent en France mais pas de la même manière. Il y a des pierres, il y a des choses à apporter qui sont absentes et c'est bizarre de ne pas le faire, donc lui il a décidé de faire quelque chose et il le fait. Je trouve ça génial. (Shepard n.p.).

Cependant, il ne faudrait pas avoir une vision uniquement naïve de la situation de la traduction des études postcoloniales au sein de la maison d'édition Payot. La traduction de ces ouvrages est le résultat de la conjonction de l'intérêt de l'éditeur pour ces questions, de l'accès à une information particulière par le biais de son réseau personnel mais également la recherche d'un gain économique : « Moi je vois des approches qui deviennent tout d'un coup intéressantes, je vois des thématiques qui deviennent d'un coup, qui me semble tout d'un coup correspondre à ce que la société veut entendre, ou attend, et je vois si je peux le faire ou si je ne peux pas le faire » (Guias n.p.). Ainsi cette dernière citation nous montre comment le contexte social et politique peut influencer le choix de traduire ou non un ouvrage et illustre bien la position

selon laquelle « le travail éditorial s’articule entre la mise en scène de soi et les possibilités et les contraintes offertes par le champ éditorial » (Serry).

L’autre maison d’édition qui s’empare de la production postcoloniale est la maison d’édition Amsterdam fondée en 2003 par Jérôme Vidal. Cette création a lieu dans un contexte de renouveau des petites maisons d’édition spécialisées dans la traduction et la publication de la pensée critique, comme les éditions la Fabrique, Agone, L’Eclat, les Prairies Ordinaires. Toutes ces maisons participent à la traduction d’auteurs connus à l’étranger et utilisent les “lacunes” en terme de traduction pour se positionner dans l’espace éditorial (Noel *L’édition* 274).

La logique de traduction des éditions Amsterdam peut s’expliquer de deux manières différentes. D’une part, elle peut se rattacher à une démarche militante de la part de l’éditeur. Il souhaite faire découvrir la théorie critique et remédier aux difficultés rencontrées par celle-ci pour être éditée par les maisons d’édition plus traditionnelles. D’autre part, la traduction recouvre également un enjeu stratégique de positionnement dans l’espace éditorial. En effet, à sa création, une maison d’édition doit acquérir un capital symbolique afin d’attirer les auteurs et les encourager à se faire publier chez eux (Serry *Constituter*). Les éditions Amsterdam étant une création, les fondateurs ne pouvaient donc pas bénéficier d’un capital symbolique antérieurement acquis dans l’espace éditorial, ils devaient donc créer un catalogue de toutes pièces. Les fondateurs des éditions Amsterdam sont tous diplômés de philosophie et sont engagés politiquement dans des courants proches de la gauche critique, ouverts à d’autres lectures du conflit social que celles en termes de classes sociales. C’est en cherchant d’autres types d’analyse du monde social qu’ils s’intéressent aux auteurs étrangers. La frontière entre monde universitaire, monde politique et monde éditorial est plus poreuse aux éditions Amsterdam par rapport aux éditions Payot.

Le premier livre que les éditions Amsterdam choisissent de traduire dans une logique strictement postcoloniale est l’ouvrage dirigé par Neil Lazarus, *Penser le postcolonial*. Cependant, la traduction de cet ouvrage est un échec commercial comme le souligne son éditeur en entretien : « Le livre de Neil Lazarus c’est une intervention, c’est un état des lieux du champ universitaire. Donc c’était complètement autoréférentiel et complètement incompréhensible. On a fait une bêtise avec ce livre-là je pense. Et pour nous, l’idée c’était d’introduire cette pensée-là et c’est vraiment tout sauf une introduction » (Blanchard n.p.). L’échec de cet ouvrage souligne les difficultés de circulation des débats d’idées dans un nouveau contexte intellectuel. La tradition intellectuelle n’étant pas la même entre les deux espaces, la traduction d’une synthèse pointue sur la question postcoloniale ne pouvait qu’échouer. En Angleterre, cette publication fait suite à de nombreux débats alors qu’en France c’est un terrain encore peu exploré, ce qui rend le livre particulièrement ardu à lire. Comme le souligne Pierre Bourdieu dans son article sur la circulation des idées : « Les échanges internationaux sont soumis à un certain nombre de facteurs structuraux qui sont générateurs de malentendus. Premier facteur : le fait que les textes circulent sans leur contexte » (Bourdieu 4). L’échec de cette traduction semble illustrer ce phénomène, sans le contexte initial, le lecteur

français ne peut se saisir de cet ouvrage. Il est intéressant de constater qu'avant la traduction des auteurs postcoloniaux à partir de 2007, aucune recension de leurs travaux n'est faite en France.³

Le positionnement politique et intellectuel des deux maisons d'édition est très différent. Si les éditions Payot sont surtout connues comme étant une maison d'édition généraliste, les éditions Amsterdam souhaitent inscrire leur démarche dans une tradition critique dans la filiation de François Maspero (Dosse). Les éditions Amsterdam se situent rapidement dans une prise de position politique à gauche comme en témoigne la publication, moins d'un an après la création de la maison d'édition d'un ouvrage sur le port du voile et un autre sur la question du communautarisme. Ainsi analyser le positionnement postcolonial de cette maison d'édition ne consiste pas uniquement à travailler sur la traduction des ouvrages classiques mais à voir en quoi le catalogue reflète les thématiques principales de ce courant. Les éditions Amsterdam s'inscrivent dans la continuité des débats sur la remise en cause de l'universalisme des lumières ainsi que sur la place des dominés dans la production scientifique. Ces indices expliquent pourquoi ces éditeurs se sont emparés des auteurs anglo-saxons. Publiant peu de titres chaque année, les éditeurs cherchent à former un ensemble cohérent au sein de leur catalogue notamment afin d'être repérable dans l'espace éditorial (Simonin). La présentation de ces deux maisons d'édition permet de montrer deux approches relativement différentes de la question postcoloniale que ce soit par les canaux de découverte ou par les enjeux et les engagements propres à ces traductions.

Une démarche de traduction différente

Le positionnement différencié de ces maisons d'édition dans l'espace éditorial français explique un recours à la traduction et un usage de celle-ci relativement différents. Dans le cas des éditions Payot, la maison d'édition fait appel à une traductrice professionnelle, alors que les éditions Amsterdam réalisent cette traduction de manière artisanale. Là encore la distance à la frontière entre monde académique et monde éditorial n'est pas la même en fonction de l'identité du traducteur.

Les éditions Payot choisissent de faire traduire l'ensemble des ouvrages par une même traductrice professionnelle, Françoise Bouillot, quand, au contraire, les éditions Amsterdam font appel à différents traducteurs en fonction des ouvrages. Ces derniers sont souvent proches du pôle universitaire, comme par exemple Olivier Ruchet, enseignant à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris qui traduit l'ouvrage de Chakrabarty. Le choix de ce traducteur est révélateur d'une tentative d'adouber la traduction par un auteur reconnu dans l'espace universitaire. Au sein des éditions Amsterdam les traductions ont une dimension collective. Il n'est pas rare que plusieurs traducteurs travaillent sur un même ouvrage, ainsi le livre de Chakrabarty a été traduit aussi bien par Olivier Ruchet que par Nicolas Vieillecazes. De même, les traductions sont largement reprises et retravaillées par les éditeurs qui ont une maîtrise pointue de l'anglais. Ainsi,

³ Ce postulat ne prend pas en compte les revues anglicistes qui sont par nature plus à même de relayer la production anglo-saxonne mais garde une réception confinée dans des espaces propres.

Jérôme Vidal a traduit le petit ouvrage de Gayatri Chakravorty Spivak « Can the Subaltern Speak ? ». L'aspect artisanal de cette maison, à comprendre comme le fait que les éditeurs s'impliquent dans l'ensemble des stades de production de la traduction, s'explique notamment par la taille et l'histoire récente de cette maison d'édition. Cette posture du « partage réel de toutes les tâches » est revendiquée par Jérôme Vidal comme organisation du travail au cœur de sa maison (Vidal). Ainsi la traduction est l'affaire de tous, même si certains ouvrages ont un traducteur principal : « On passait énormément de temps à faire de la révision de traduction aussi. Soit on avait des bons traducteurs, soit on avait des traducteurs qui ne se révélaient pas si bons et on passait des heures et des heures sur les textes » (Blanchard n.p.). Là encore, la démarche des deux maisons d'édition diffère. Chez Payot, l'éditeur révèle ne pas avoir lu in extenso les textes des auteurs postcoloniaux :

Je ne vais pas vous dire que j'ai lu dans le détail les livres très complexes de Bhabha et de Spivak et parfois difficiles d'Appadurai. Mais j'ai parfaitement compris leur valeur. Je ne suis pas un spécialiste. Moi je suis éditeur, je travaille donc, je suis un passeur comme je vous l'ai dit à l'instant. Je fais toutes les sciences humaines. (Guias n.p.)

La division du travail semble être bien établie. Cette division des tâches se double d'une incapacité à suivre de près l'ensemble des titres de la collection, la lecture mise en avant étant avant tout une lecture technique. Ainsi s'illustre la différence également entre une petite maison d'édition qui publie une quinzaine de titre par an et un département de sciences humaines et sociales qui en produit beaucoup plus.

Les stratégies éditoriales préalables à la traduction des ouvrages diffèrent également entre les deux maisons d'édition. Si du côté de Payot, il y a certes la volonté d'ouvrir une tradition française du postcolonial, comme nous l'avons vu liée à des préoccupations personnelles de l'éditeur à la tête du département des sciences humaines et sociales, le postcolonial n'est pas inhérent de la définition sociale et du positionnement de la maison d'édition. Le choix de traduire ces auteurs apparaît sous les mots de Christophe Guias comme une stratégie. Au contraire, les éditions Amsterdam souhaitent s'inscrire dans une niche éditoriale.

Ainsi, comme nous avons pu le souligner préalablement, il y a une différence de proximité entre les maisons d'édition et l'espace académique différent. Si d'un côté, nous retrouvons la maison Amsterdam qui est plutôt proche du monde académique avec des traducteurs et des éditeurs issus de cet espace, de l'autre la maison Payot semble en être plus distante. Cette distance est d'ailleurs ressentie par l'éditeur et donne lieu à quelques débats à la suite notamment de la publication de l'ouvrage *The Location of Culture* d'Homi Bhabha ; débats qui obligent la traductrice à prendre position sur son travail dans une revue académique.

Réception académique des traductions

La traduction de l'ouvrage d'Homi Bhabha *The Location of Culture* est largement critiquée par le monde académique. Le point culminant de cette critique prend la forme de la publication d'un article par une chercheuse, Claire Joubert, dans la revue *Littérature*. Dans cet article, elle revient sur la diffusion

inégalité des théories d'Homi Bhabha dans les différentes disciplines du monde académique français ; diffusion inégale qu'elle met également en lien avec le retard de la traduction française et le particularisme français de la traduction du postcolonial. Si l'apport de la traduction est indéniable pour l'auteure de l'article, elle dénonce néanmoins son manque de rigueur : « Cette traduction contribue de manière importante, même tardive, même avec une ambition scientifique minimale, à un travail d'écoute encore dispersé ... » (Joubert 156). La critique la plus importante porte sur l'appareil de note défaillant qui « gomme une part non négligeable de sa scientificité, mais gomme surtout sa nature discursive très spécifique » 158).

Claire Joubert met également en avant des contresens dans la traduction qui ont pour conséquence d'atténuer la puissance subversive de l'ouvrage (131). L'argumentation de Claire Joubert repose sur l'idée que le traducteur de ce type d'ouvrage se doit d'avoir une valeur scientifique particulière car traduire Homi Bhabha « n'est pas traduire de l'anglais ... mais traduire un mode de discours » (164). Ainsi ces quelques exemples de l'argumentation de Claire Joubert soulignent qu'il ne s'agit pas tant de critiquer un niveau de langue, une pratique de l'anglais que d'émettre des réserves sur les capacités de la traductrice à agencer efficacement l'arrière-plan théorique de l'auteur et donc de dresser une séparation entre d'une part une traductrice professionnelle et d'autre part le monde académique maîtrisant l'inter et l'intra-textualité de l'auteur.

La traductrice, Françoise Bouillot, choisit de répondre à cet article dans la *Revue française d'études américaines* dans un article intitulé « Theory et bricolage : confessions d'une traductrice ». Elle revient dans ce texte sur les difficultés et les critiques auxquelles sont confrontés les traducteurs. Elle porte un regard aiguisé sur la question de la traduction des concepts qui n'ont pas d'équivalents dans la langue de réception, problème auquel elle a été largement confrontée lors de la traduction d'Homi Bhabha avec notamment les termes *agency* et *mimicry*. Elle compare son travail à celui effectué par Jérôme Vidal lors de sa traduction de l'essai de Gayatri Chakravorty Spivak, « Les subalternes peuvent-elles parler ? ». Cette comparaison nous est utile sur deux aspects : d'une part cela permet de souligner la proximité entre les deux maisons d'édition Payot et Amsterdam. D'autre part, cela met en exergue l'importance du débat autour de la traduction de ces ouvrages puisque deux traductions ont chacune donné lieu à la rédaction d'articles à destination des membres du monde académique ; le traducteur justifiant son travail et laissant voir les difficultés rencontrées. L'intérêt de l'article de Françoise Bouillot est d'interroger la notion de public des ouvrages. En effet, dans son argumentation, le traducteur n'est pas là pour le monde académique mais pour « l'honnête homme » : « or il [le traducteur] répond à d'autres contraintes et à un autre public que ceux de l'université » (Bouillot 88). Ainsi face aux critiques de manque de scientificité de Claire Joubert, Françoise Bouillot revendique cette déconstruction de la scientificité de l'ouvrage.

Cet article semble donner une place à part au traducteur comme point nodal dans un faisceau de relations pour reprendre la terminologie de l'analyse des réseaux. D'une part, le traducteur est le lien entre un auteur et un nouveau public, d'autre part et dans le cas de ce qu'elle appelle l'American Theory, le traducteur permet de faire le lien entre l'éditeur et le public. La traduction est donc soumise à deux logiques distinctes, celle de l'espace académique et celle

de l'espace éditorial (Sapiro Sciences) Le traducteur prend alors une place centrale comme celui qui rend possible la circulation de l'œuvre. Françoise Bouillot insiste sur les obstacles qu'elle a pu rencontrer et notamment les diverses injonctions avec d'une part un monde académique qui souhaite la traduction d'un ouvrage scientifique et d'autre part les injonctions économiques de l'éditeur : « Dans la traduction éditoriale et marchande, ce n'est pas le traducteur qui choisit son texte : c'est un éditeur un peu dégourdi qui comprend que la pensée s'agite chez les voisins et commande la traduction d'un ouvrage. Sont en jeu : une somme de mots, une somme de temps, une somme d'argent » (Bouillot 88).

L'obstacle économique et les pressions rencontrées par les traducteurs dans leur travail sont narrés à de nombreuses reprises. La traduction est considérée comme un risque par l'éditeur qui investit une somme d'argent importante dans l'ouvrage :

Ca coûte très cher à traduire ces gros bouquins. Si vous voulez un exemple, je vous laisserai le soin de calibrer le bouquin, vous comptez le nombre de signes de chaque page et vous multipliez par le nombre de pages du livre et vous savez qu'on paye 21 euros les 1 500 signes et verrez ce qu'il faut sortir. Grosso modo, à vue de nez, Bhabha, ça doit tourner autour de 10 000 euros si ce n'est plus, et ces 10 000 euros là il faut les amortir, c'est un risque de traduire. (Guias n.p.)

Afin de faire face à ces coûts de la traduction et aux risques pris par les maisons d'édition, l'Etat a mis en place un dispositif d'aide au financement des traductions par le biais du CNL (centre national du livre). Face au déclin de la place de la France et du français dans les traductions, l'Etat a mis en place un système d'aide à la traduction depuis et vers le français depuis le milieu des années 1980 (Sapiro Sciences). La traduction des auteurs associés à la théorie postcoloniale sont de bons candidats pour les aides du CNL du fait de leur complexité syntaxique, du volume des œuvres et du public pressenti restreint, les rend de bons candidats pour les aides du CNL. Cependant, demander l'aide contraint l'éditeur à une procédure rigoureuse incluant notamment une exigence d'un minimum de rémunération versé au traducteur (21 euros la feuille), un échantillon d'environ 20% de l'œuvre déjà traduite ainsi que le curriculum vitae du traducteur. De ce fait, certains ouvrages n'ont pas bénéficié de cette aide comme par exemple le premier ouvrage d'Arjun Appadurai car le traducteur pressenti et qui avait commencé la traduction ne l'a pas continuée, obligeant la maison d'édition à renoncer à l'aide (le même traducteur doit être l'auteur des premiers 20% de l'œuvre traduite et des pages restantes). Une question reste cependant en suspend qui est celle de la normativité d'une institution comme CNL, comment juger ce qui est une « bonne » traduction contre une « mauvaise » ? Les critères mis en avant par le centre sont relativement flous (notamment les notions « d'originalité » au regard de la production éditoriale, « d'intérêt » de la traduction et de « cohérence » du catalogue) et donnent une grande marge de manœuvre aux membres de la commission.⁴ Finalement, les ouvrages des

⁴ L'ensemble des critères d'évaluation des dossiers se trouve sur le site du CNL : http://www.centrenationaldulivre.fr/fr/editeur/aide_a_la_traduction/aide_pour_la_traduction_en_francais_d_ouvrages_etrangers/ (consulté le 26 mai 2015).

auteurs identifiés comme postcoloniaux ont majoritairement bénéficié de l'aide du CNL pour leur traduction.

Etablir un label postcolonial

La stratégie développée par les deux maisons d'édition est, nous l'avons vu, relativement différente concernant leurs choix éditoriaux. Cependant ces deux maisons, à leur manière, tentent de rassembler les auteurs postcoloniaux sous un label particulier. Il est donc intéressant de se demander comment cette labellisation joue un rôle dans la réception française de la théorie postcoloniale.

D'une part il faut noter que les œuvres traduites par Payot portent dans leur titre l'usage du terme « colonial » ou « postcolonial » comme repère. Lors de la traduction des ouvrages d'Appadurai et d'Homi Bhabha, les éditions Payot participent à une catégorisation de ces auteurs et donnent à voir un rattachement explicite vers la théorie postcoloniale, cela correspond à la « mise en livre » telle que l'entend Roger Chartier dans son travail (Chartier). Ainsi, le livre d'Arjun Appadurai, *Modernity at Large* est traduit par *Après le colonialisme*. Les conséquences culturelles de la globalisation. Ce choix de traduction du titre émane directement de la maison d'édition. De même la traduction de l'ouvrage d'Homi Bhabha *The location of Culture* est traduit par *Les lieux de la culture* et porte pour sous-titre *Une théorie postcoloniale*. Le catalogue des éditions Payot ne s'enrichit pas uniquement sur la question postcoloniale sur cette période mais participe bien à la traduction de ce qui est appelé aux Etats-Unis les *colonial studies* incarnées notamment par l'historien Frédéric Cooper. Le catalogue se construit donc autour d'une thématique large : la question coloniale, en lien avec les questions soulevées par l'actualité française de ces années-là. Cette stratégie brouille la définition des études postcoloniales en leur associant d'autres auteurs qui ne se reconnaissent pas dans cette démarche. Ce procédé amoindri également la portée politique initiale des ouvrages.

D'un autre côté, les éditions Amsterdam construisent comme nous l'avons vu un catalogue plus cohérent autour d'une pensée critique forte, l'une de leurs premières traductions est l'ouvrage de Judith Butler *Le pouvoir des mots, politique du performatif*. La construction progressive du catalogue donne une visibilité de plus en plus large de la maison d'édition sur ces questions. Ce choix est renforcé d'une part par la création de collections, à l'image de la collection Histoires Atlantiques. Cette collection permet la re-traduction et donc une nouvelle publication d'ouvrages déjà publiés comme *Le Jacobin noir* de C.L.R James ou encore de *L'atlantique noire* de Paul Gilroy. La logique de re-traduction permet de remettre sur le marché des ouvrages épuisés et également de les faire entrer dans le catalogue de la maison d'édition. Au-delà de l'incorporation progressive de certains ouvrages, les éditions Amsterdam mettent en place une stratégie afin de créer une nébuleuse postcoloniale par le biais d'autres supports de publications comme la *Revue Internationale des Livres et des Idées*, fondée sur le modèle de la *London Review of Books* ayant pour objectif de publier des recensions d'ouvrages accessibles à un large public. Les colonnes de cette revue proposent de longues critiques de livres. L'idée initiale était de toucher un public plus large qu'un public universitaire en proposant des recensions approfondies d'ouvrages. L'orientation à gauche de

cette revue renforce le caractère politique de cette maison d'édition. En publiant eux-mêmes des recensions d'ouvrages proches de leur ligne éditoriale, les éditeurs peuvent diffuser une auto-promotion de leurs publications. Les articles écrits dans cette revue sont majoritairement le fait d'universitaires, souvent jeunes. Cela permet donc aux éditeurs de renforcer leur réseau avec le monde académique ainsi que de participer à une forme de vulgarisation des savoirs. Au-delà de la revue qu'ils ont choisi de créer, les éditions Amsterdam s'investissent également au sein de la revue *Multitudes* publiée par Yann Moulier-Boutang ainsi que de la revue *Vacarme*. En 2007, Jérôme Vidal et Yann Moulier-Boutang coordonnent tous les deux un numéro de *Multitudes* sur la question de la mémoire postcoloniale. L'éditorial de ce numéro lie explicitement la recherche postcoloniale avec les événements politiques français de la période. Cela permet également à Jérôme Vidal de traduire un texte inédit d'Homi Bhabha. Le réseau qui se crée autour des éditions Amsterdam les désigne finalement comme le lieu de la traduction postcoloniale, souvent dénoncées dans les articles des détracteurs de ces mêmes études (Trabendi). L'ancrage politique et l'identification à une forme de postcolonial militant sont renforcés après la publication par les éditions Amsterdam de l'ouvrage d'Houria Bouteldja et de Sadri Khiari, *Nous sommes les Indigènes de la République*.

En conclusion, cet article a analysé les stratégies des deux maisons d'édition ayant traduit les auteurs classiques postcoloniaux. Le fait que ces auteurs soient classés dans un large catalogue, le choix d'une traductrice professionnelle et la faiblesse des liens avec le monde universitaire pour les éditions Payot font que cette maison n'a pas été identifiée comme centrale dans la circulation de ces ouvrages. A contrario, la maison d'édition Amsterdam a construit son identité autour de ce questionnement postcolonial et du positionnement politique auquel il renvoie. Cela a pour conséquence de lui donner une large visibilité et de devenir l'interlocuteur privilégié sur ces questions. Ces traductions ont également été doublées par la publication d'auteurs français proches de ces questionnements, ce qui renforce l'impression de niche. Finalement, la taille et la structure de ces deux maisons ont joué dans la trajectoire de traduction de ces ouvrages mais également sur la réception française du postcolonial. En effet, le marquage reçu par les études postcoloniales lors de leurs introduction en France lié à leurs espaces de traduction mais également à l'actualité politique, a projeté les traductions dans les débats qui ont secoué la classe politique sur les questions des discriminations raciales, de la mémoire coloniale ainsi que de l'identité nationale.

Bibliographie

- Appadurai, Arjun. *Après le colonialisme : Les conséquences culturelles de la globalisation*. Paris: Payot, 2005.
- Bassnett, Susan. *Translation Studies*. 3rd. ed. London and New York: Routledge, 2002.
- Bayart, Jean-François. *Les études postcoloniales, un carnaval académique*. Paris : Karthala, 2010.
- Berger, Anne. « Traversées de frontières : postcolonialité et études de « genre » en Amérique. » Entretien réalisé par Grégoire Leménager et Laurence Marie. *Labyrinthe* 24 (2006) : 11-37.
- Bhabha Homi. *Les lieux de la culture : une théorie postcoloniale*. Paris: Payot, 2007.
- Becker, Howard. *Les mondes de l'art*. Paris: Flammarion, 2006.
- Bertrand, Romain. *Mémoires d'empire. La controverse autour du « fait colonial »*. Paris : Edition le Croquant, 2006.
- Blanchard, Aurélien. *Entretien personnel*. Paris, 18 mars 2014.
- Bouillot, Françoise. « Theory et bricolage : confessions d'une traductrice. » *Revue française d'études américaines* 126 (2010) : 82-91.
- Bourdieu, Pierre. « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées. » *Actes de la recherche en sciences sociales* 145 (déc. 2002) : 3-8.
- Butler, Judith et Gayatri Spivak Chakravorty. *L'Etat global*. Paris: Payot, 2009.
- Chartier, Roger. *L'ordre des livres. Lecteurs, auteurs et bibliothèques en Europe entre XIVe et XVIIIe siècle*. Aix-en-Provence : Alinéa, 1992.
- Chevrel, Yves, Lieven D'hulst et Christine Lombez, dir. *Histoire des traductions en langue française, XIXe siècle, (1815-1914)*. Paris : Editions Verdier, 2012.
- Cusset, François. *La décennie. Le grand cauchemar des années 1980*. Paris : La Découverte, 2008.
- . *French Theory, Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelles aux Etats-Unis*. Paris : Editions La Découverte, 2005.
- Dayan-Herzbrun, Sonia. « Discours en l'honneur d'Edward Said. ». Avril 2013. Web. 28 juillet 2014.
- Dosse, François. *Les hommes de l'ombre, portraits d'éditeurs*. Perrin, 2014.
- Elias, Norbert. *La civilisation des mœurs*. Paris : Pocket, 2010.
- Finkielkraut, Alain. *L'identité malheureuse*. Paris : Stock, 2013.
- Gilroy, Paul. *L'atlantique noir : Modernité et double conscience*. Paris : Editions de l'Eclat, coll. Kargo, 2003.
- . *L'Atlantique noir : Modernité et double conscience*. Paris : Editions Amsterdam, 2010.
- Granovetter, Mark. *Le marché autrement. Les réseaux dans l'économie*. Paris : Desclée de Brouwer, 2000.
- Guias, Christophe. *Entretien personnel*. 5 décembre 2012.
- Hauchecorne, Mathieu. *La fabrication transnationale des idées politiques. Sociologie de la réception de John Rawls et des « théories de la justice » en France (1971-2011)*. Thèse de Science politique réalisée sous la direction de Frédéric Sawicki et de Frédérique Matonti. Université Lille 2, 14 novembre 2011.
- Heilbron Johan. « Produire et traduire la science social dans un petit pays : le

- cas d'Abram de Swaan. » *Traduire la littérature et les sciences humaines : conditions et obstacles*. Ed. Gisèle Sapiro. Paris : Ministère de la culture et de la communication, 2012. 263-5.
- Heilbron, Johan et Gisèle Sapiro. « La traduction, un objet sociologique. » *Actes de la recherche en sciences sociales* 144 (2002) : 2-5.
- Jalabert, Laurent. « Les revues : une source de l'histoire immédiate. » *Cahiers d'histoire immédiate* 5 (printemps 1994) : 77-89.
- Joubert, Claire. « Théorie en traduction : Homi Bhabha et l'intervention postcoloniale. » *Littérature* 154 (2009) : 149-74.
- Lazarus, Neil. *Penser le postcolonial : Une introduction critique*. Paris: Editions Amsterdam, 2006.
- Noel, Sophie. *L'édition indépendante critique : engagements politiques et intellectuels*. Lyon : Presses de l'Enssib, 2012.
- . « L'engagement par la traduction. Le rôle des petits éditeurs indépendants dans l'importation des ouvrages de sciences humaines. » *Traduire la littérature et les sciences humaines : conditions et obstacles*. Ed. Gisèle Sapiro. Paris : Ministère de la culture et de la communication, 2012. 273- 95.
- « Payot et Rivard. » *BiblioMonde.com*.
- Pluet-Despatin Jacqueline. « Une contribution à l'histoire des intellectuels : les revues. » *Cahiers de l'IHTP* 20 (1992). 125-36.
- Popa, Ioana. *Traduire sous contraintes. Littérature et communisme (1947-1989)*. CNRS Editions, coll. « Culture & société », 2010.
- Said, Edward. *L'Islam dans les médias : Comment les médias et les experts façonnent notre regard sur le reste du monde*. Paris : Sindbad, 2011.
- . *Orientalisme, L'Orient créé par l'Occident*. Paris : Editions du Seuil, 1980.
- Sapiro, Gisèle. *Les contradictions de la globalisation éditoriale*. Paris : Nouveau Monde Editions/Sociétés et Représentations, 2009.
- . *Sciences humaines en traduction. Le livre français aux Etats-Unis, au Royaume-Uni et en Argentine*. Paris : Institut français/CESSP, 2014.
- . *Traduire la littérature et les sciences humaines : conditions et obstacles*. Paris : Ministère de la culture et de la communication, 2012.
- Serry, Herv. « Comment et pourquoi les éditions du Seuil refusèrent-elles Samuel Beckett ? » *Littérature* 167 (oct. 2012) : 51-64.
- . « Constituer un catalogue littéraire. » *Actes de la recherche en sciences sociales* 144 (2002) :70-9.
- . « Figures d'éditeurs français après 1945 : habitus, habitus professionnel et transformation du champ éditorial. » *Figures de l'éditeur*. Eds. Legendre Bertrand et Christian Robin. Paris : Nouveau monde éditions, 2005. 73-89.
- Shepard, Todd. *1962 : comment l'indépendance algérienne a transformé la France*. Paris : Payot, 2008.
- . *Entretien* personnel. New York, 2 décembre 2013.
- Simonin, Anne. « Le catalogue de l'éditeur, un outil pour l'histoire. » *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 81.1 (2004) : 119-29.
- Sirinelli, Jean-François. *Génération intellectuelle : khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres*. Paris : Fayard, 1988.
- Spivak, Gayatri Chakravorty. *En d'autres mondes, en d'autres mots : Essais de politique culturelle*. Paris: Payot, 2009.

- . « Les subalternes peuvent-elles parler ? » Paris: Editions Amsterdam, 2006.
- Trabendi, Camille, « Sur la fonction de deuxième et de troisième couteau (de poche). » *Revue Agone* 41-42 (2009) : 165-92.
- Vidal, Jérôme. « A propos du féminisme. Judith Butler en France : Trouble dans la réception. » *Mouvements* 47-48 (mai-juin 2006) : 229-39.
- . *Lire et penser ensemble. Sur l'avenir de l'édition indépendante et la publicité de la pensée critique*. Paris : Editions Amsterdam, 2006.
- Wilfert-Portal, Blaise. « Cosmopolis et l'homme invisible. » *Actes de la recherche en sciences sociales* 144 (sep. 2002) : 33-46.
- Wolf, Michaela. « Mapping the field : sociological perspectives on translation.” *International Journal of the Sociology of Language* 207 (fév.2011): 1-28.
- Young, J-C Robert. *Colonial Desire : Hybridity, Culture and Race*. London and New York : Routledge, 1995.